

Dans toute question extérieure, il ne s'occupe que de l'opinion de la Chambre des députés. Il me rappelle un meunier de moulin à eau qui regarderait d'où vient le vent !

En définitive, M. Gambetta a été Don Quichotte—et M. de Freycinet a été Sancho-Pança. Celui-ci l'emporte évidemment sur le premier. M. de Freycinet n'est pas responsable de la situation que M. Gambetta a faite si inextricable qu'un Richelieu même ne pourrait point s'en tirer. Pour la première fois, je suis fort heureux que mes amis ne soient pas au pouvoir.

M. de Freycinet avait songé à tromper Arabi ! Oui là ! Même l'ombre d'Allah n'a pu tromper le Fellah ! Avez-vous vu Arabi refuser l'invitation faite par le Padishah. "L'armée m'empêcherait de partir pour Constantinople !" Cette phrase est une vraie trouvaille. On ne peut refuser mieux le *mauvais café* qu'on lui offrait peut-être là-bas !

Le Sultan a pris la chose en homme d'esprit. Il lui a envoyé un cordon de Medjidié, ne pouvant lui envoyer le fameux cordon de soie.

Quant au Khédivé, le Sultan lui a envoyé des bijoux en pierreries, comme à un enfant de grande maison.

Pauvre Khédivé ! Mon collaborateur Giffard nous a raconté une entrevue avec lui. Il est ému comme un cataleptique, qui, du fond de son palais, entendrait et verrait, sans pouvoir bouger, les préparatifs du couronnement de son successeur. Il n'y a qu'une chose qu'il ne sache pas, c'est le nom de son héritier. Sera-ce son père ? Sera-ce son fils ? Sera-ce le dernier de la race de Mehemet-Ali, Halim ? Sera-ce le premier d'une nouvelle race, Arabi ?

Pauvre jeune prince ! Il n'est plus de la race du grand fauve, Mehemet-Ali. Il me rappelle l'empereur Augustule, insulté par les légionnaires, ou encore mieux Ptolémée Pison, le dernier des Ptolémées.

Pourtant il avait paru, un jour, se réveiller. Sa mère, la Circassienne délaissée et par conséquent haineuse, avait tendu dans la maison rose qu'habite Arabi la main à cette Fellah : la femme d'Arabi. Les deux femmes avaient décidé un accord entre le Khédivé et son sujet. On entendit la mère de Tewfik crier à voix très haute, comme à un esprit endormi pour le réveiller "Monte à cheval." C'était le cri—inutile—de la mère du sultan Mourad !

Arabi est sans pitié pour le Khédivé. On le voit passer en voiture dans son costume blanc qui rappelle un peu celui de nos officiers d'artillerie, suivi de quatorze voitures, sorte de victorias-fiacres—alors que son maître n'est suivi que par deux voitures.

On l'a entendu presque injurier le Khédivé et se retirer fièrement, après avoir dit "Je suis l'envoyé du prophète." Je croyais le prophète plus poli.

Quand au prince de Bismarck, il a continué à avoir la manie de regarder dans l'assiette des autres.

Il nous a envoyé même des mets, comme le protecto-*rat* de Tunis—une sorte de jambon *trichiné*.

Vous comprenez bien qu'il est au mieux avec Arabi. On dirait même qu'Arabi veuille singer Bismarck, dans sa façon de simuler la franchise à outrance. Cela ne diminue pas Arabi—les hommes de ce temps sont presque tous des plagiaires... N'est pas singe qui veut !

Le prince et Arabi ont fait un échange secret de photographies... et le prince, avec le sans-gêne souverain qui le caractérise, a montré la photographie d'Arabi.

En définitive, que veut Arabi ? Il ne le sait pas.

Arabi s'est égaré dans sa propre voie. Il a suivi chaque événement qui passait, comme un chien égaré suit chaque passant. Aujourd'hui, il est à la veille d'être l'agent le plus actif des Turcs qu'il voulait fusiller et qui le voulaient étrangler.

La lutte est aujourd'hui entre l'Angleterre et Arabi. Quant à la foule française, telle que la Révolution l'a déjà faite, elle n'a point senti l'injure à la patrie. Même un Berryer n'aurait pu remuer l'enthousiasme avec une de ces paroles magnifiquement patriotiques dont il avait le secret !

Les idées sonores sont allées où sont les tambours. *Tous les peuples sont pour nous des frères*, même quand ils massacrent les nôtres. Déjà, nous avons biffé les cadavres. Arabi, lui, biffera peut-être la Dette !

Nous assistons au commencement d'une grande lutte, dans laquelle nous serons fatalement engagés plus tard, la lutte de l'Islamisme contre le Roumi.

Notre situation sera étrange—car nous représentons désormais la nouvelle classe des peuples sans Dieu.

Le Fellah, lui, a un Dieu. Il luttera contre l'Angleterre, parce que ses ulémas lui ont dit : "Si le Roumi est le maître de ton pays, le Nil ne débordera plus."

Abaissement des abaissements, qu'il serait injuste de reprocher au cabinet actuel—et dont est responsable la révolution tout entière !

M. Gambetta s'est trompé. Il a cru tout à coup être le premier ministre de la vieille France. Il a cru être le ministre de ce vieux roi aux trois quarts brisé par la Révolution—le roi Charles X.

M. Gambetta a dû voir combien la France est autre. Ah ! l'Assemblée n'est plus le Sénat romain qui votait la guerre pour une cause lointaine, en disant : *Decet Romam prohibere injuriam*.

Arabi a joué M. Gambetta. Nous en ririons, si on

riaient dans une question d'honneur national, solennelle comme une... où il y a un mort !

Qui sait un jour quelque général français ne remportera-t-il la victoire en Orient ? Il reviendra agrandi comme Bonaparte par la victoire, il reviendra ou Bonaparte, ou Cromwell, ou Monk...

Le parlement criera de loin contre le dictateur—mais se taira peu à peu comme les grenouilles dans une mare, à mesure que s'approchera le bruit du mystérieux inconnu... le soldat qui aura ferré son cheval avec le Croissant !

Mais on m'a réveillé ! Je comprends que d'ici-là il faut laisser faire le Sultan et Arabi—en se défiant du Sultan, d'Arabi et de M. Gladstone poussé par John Bull !

IGNOTUS.

## MON PREMIER DUEL

Dans les lignes qui suivent se trouvent peintes les émotions d'un premier duel ; c'est une page essentiellement parisienne, qui fait bien voir la folie de cette coutume aussi barbare que ridicule, aussi criminelle que brutale :

...Presque à l'aube, mon valet de chambre gratte à ma porte. Il tient deux cartes à la main. Tout ensommeillé, j'y jette les yeux, et j'y vois les noms de deux membres de notre cercle.

Une discussion de la veille, avec le marquis de C..., me revient à l'esprit, et, quoique m'en voulant à moi-même de cette sottise affaire, je prie ces messieurs de m'excuser si je ne puis les recevoir et leur indique un nouveau rendez-vous dans l'après-midi, vers trois heures.

Ces messieurs sortis, Joseph m'habille à la hâte, et je cours chez Georges lui expliquer mon affaire.

—Mon cher ami, me dit-il, c'est un premier duel, voici mon avis : tu es très jeune, absolument dans ton tort ; veux-tu le reconnaître, ce sera bien ; bats-toi, ce sera mieux.

—Le temps d'écrire à de B... et de passer chez mon armurier, prendre mes épées.

—C'est inutile. Va-t'en à la salle te remettre la main et les jambes. Tire une heure, pas plus ; ce serait trop. Je vais faire prévenir de B... Quant aux épées, j'ai les miennes qui portent bonheur.

Je souris d'un air contraint et serre la main à Georges ; une poignée de main significative, étreinte énergique que l'on ne retrouve que dans certaines circonstances. Je cours à la salle et parle à mon maître d'armes, qui, vu la gravité du cas, met son vieux plastron et me fait prendre une heure le contre de quarte et rompant avec des demi-attaques dans le bras. Je sors de la salle, enchanté, muni de la bénédiction de mon maître d'armes, qui répond sur sa tête que je vais blesser mon adversaire. Je monte chez Durand tout en faisant, pendant la route, des contre de quarte avec ma canne, serrés à faire honneur à Cordelois. Je ne pensais plus qu'à mon affaire. J'en avais parlé à tout le monde. Le marquis de C..., auquel je n'en voulais nullement, m'eût offert les excuses les plus plates, que je les aurais refusées avec énergie.

Je rencontre, chez Durand, Georges et de B... Nous déjeunons tous trois ; on parle duel. Nécessairement, Georges me raconte ses rencontres en Algérie. D'où il suit qu'il est très rare, avec du sang-froid, d'être tué à l'épée. Je déclare froidement que je boirai le sang du marquis. Georges se mit à rire. Je me demande si je ne lui enverrai point, à lui aussi, une paire de témoins. Au surplus, non. Il m'aime beaucoup. Je découvre que je deviens un peu trop spadassin.

Ces messieurs me quittent pour aller à la conférence des témoins. Je rentre chez moi. Un peu de surexcitation nerveuse. Je bouscule Joseph qui ne sait plus ce que cela veut dire. Je monte à cheval comme de coutume et m'en vais au Bois. Tout le monde vient me parler de mon affaire qui commence à s'ébruiter. Je prends mon air le plus dégagé et les écoute avec complaisance. Je salue beaucoup. Charmant ! le Bois. Un soleil ravissant, pas trop chaud. Des toilettes d'automne : les plus jolies de toutes. Deux danseuses du corps de ballet font arrêter leur victoria.

—Dis donc, me dit la petite V... est-il vrai que tu te bats demain avec le marquis de C... ?

—Oui. N'en dis rien, ce n'est pas public. Demain matin, à l'épée.

—Ah ! mon pauvre Gaston ! bonne chance.

Ses yeux noirs comme le jais ont un sourire charmant qui vient me caresser sur mon cheval. Je suis l'attelage au petit galop. Elle me regarde d'un air attendri. Je fais la roue sous le regard et commence à être enchanté d'avoir une affaire. J'aperçois de loin Georges sur son arabe. Je modère l'allure de mon pur-sang. Georges me rejoint.

—Tu te bats demain, à quatre heures de l'après-midi, au Vésinet. J'ai pris des renseignements. Ne t'emporte pas sur le terrain. Ton adversaire n'est pas très fort, mais il s'est battu trois fois et tire un peu. Nous irons demain à la salle ensemble, avant déjeuner.

—Bien, lui répondis-je laconiquement. Ses dernières phrases m'ont refroidi. Je suis moins

satisfait. Néanmoins, rien n'en paraît et je continue à être gai. J'essaye d'avoir beaucoup d'esprit. Je fais des mots de mauvais aloi. Georges est soucieux. Cependant, de temps à autre, je vois passer un sourire sur ses lèvres. Je crois qu'il sait à quoi s'en tenir sur ma gaieté.

Nous rentrons. Je dîne avec Georges et de B... Le soir, j'ai fait prendre une avant-scène aux Bouffes, et nous allons au théâtre tous trois. Même conversation que le matin. Plus personnelle, néanmoins.

—Ton adversaire est plus grand que toi, me dit Georges. Il faut rompre, la pointe au corps autant que possible, et, si tu vois un jour, tends le bras sans le fendre.

—Bah ! lui dis-je en riant, soupçons ce soir et parlons d'autre chose. Demain, il fera jour. Je veux passer ma dernière nuit en fête.

C'était la quatrième ou cinquième fois que je parlais de ma dernière nuit, dernière soirée, dernier dîner, allusions d'un goût contestable.

—Tu vas me faire le plaisir de ne pas faire de folies de te coucher de bonne heure ce soir. Nous allons aller, de B... et moi, causer une heure avec toi, te mettre au lit, et demain, à dix heures, je viens te prendre pour aller à la salle.

J'essaye de résister à cette injonction ; mais elle est formelle, et nous arrivons tous trois chez moi, après le théâtre. On allume des cigares, nous causons une heure et ces messieurs s'en vont, me laissant seul, vis-à-vis de moi-même et de la perspective du lendemain.

Classiquement, je veux mettre ordre à mes affaires.

A peine ai-je commencé à exhumer les papiers timbrés ou non, inventaires ou correspondances, j'y vois un tel désordre que je repousse tout pêle-mêle dans mon tiroir, sans avoir le courage de persister.

J'écris donc simplement une courte lettre, la plus tendre possible, à ma mère, je la scelle soigneusement et la laisse sur mon bureau après en avoir mis l'adresse. Puis, je me couche et, contre mon attente, je réussis à m'endormir. L'idée qui me domine au moment du sommeil est celle-ci : qui sait si demain soir je reverrai cette chambre ? Qui sait si j'aurai le loisir de me remettre dans mon lit ?

Aussi, je fais une sorte d'adieu mental à tout ce qui m'entoure, et je ferme les yeux, en me comparant à Turenne et à son fameux canon.

Au réveil, la première tête que j'aperçois au chevet de mon lit est celle de Georges.

En une seconde, la pensée du premier duel me revient à l'esprit et j'éprouve une sorte de serrement de cœur. Puis, j'examine sa toilette, après la cordiale poignée de main. Redingote noire, pantalon clair, gants gris-perle. Je lui sais gré d'avoir évité la tenue lugubre d'usage en pareil cas. Il s'aperçoit de mon impression.

—Mon cher, me dit-il, il n'est plus d'usage d'aller là comme à un enterrement ; c'est une simple promenade.

Je sonne mon valet de chambre.

—Joseph, dit Georges, cherchez pour votre maître sa chemise la plus empesée, col rabattu. Puis, vous m'apporterez la plus vieille paire de bottines ! Peu importe.

Joseph paraît surpris, et revient une seconde après en apportant les objets désignés. Georges visite la chemise avec un soin scrupuleux.

—Bien, c'est suffisant. Maintenant, vous allez courir chez le bottier et faire couper les talons à dix lignes de la semelle.

Allez et revenez vite.

Je laisse faire sans comprendre.

—Il est important, reprend-il, qu'un talon ne puisse accrocher et te faire perdre l'équilibre l'épée à la main. De plus, du dois avoir le pied maintenant, mais non pas serré. Il fait un temps superbe. Tu as réellement du bonheur. Tu vas pouvoir te battre en pantalon de toile, ce qui est, de beaucoup, la tenue la plus commode.

Décidément, mon ami Georges prend à mes yeux des proportions gigantesques. Sans objection, je mets les effets qu'il m'indique : redingote noire, gilet noir, pantalon de toile blanche. Deux minutes après, nous sommes à la salle. Nous tirons ; Georges paraît très satisfait. Il me renouvelle les recommandations de la veille. J'écoute de toutes mes oreilles.

—Bien, ça. Tire dans le bras en marchant. En rompant, maintenant.—Bien, très bien. Sitôt que tu vois quitter la ligne pour attaquer, dégage et tire dessous.—Bien. En voilà assez, il ne faut point te fatiguer inutilement.

Nous passons chez le médecin : un ami commun, ancien camarade de collège. Bon vivant, figure fraîche et réjouie, œil jovial, de tout cœur pour nous tous. Il prend sa trouise qu'il coule dans sa poche en évitant que je la voie ; de la charpie, des bandes, quelques petites bouteilles imperceptibles et une bouteille d'eau pure qu'il donne au cocher.

Nous déjeunons tous trois chez de B... Le déjeuner est gai, avec un peu plus de solennité toutefois. Malgré l'insouciance de mon caractère, j'ai peur de m'être fait une tête. Quand personne ne me voit, je jette à la dérobée un regard sur la pendule. Evidemment, l'attente m'énerve et m'impressionne tout à la fois. Ce que je redoute, ce n'est ni la blessure ni la mort, c'est l'inconnu ; en un mot, cette émotion inséparable d'un pre-